

REVUE  
DE LA  
**NUMISMATIQUE**  
**BELGE,**

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DE LA SOCIÉTÉ NUMISMATIQUE,  
PAR MM. R. CHALON ET CH. PIOT.

—  
3<sup>e</sup> SÉRIE. — TOME II.



**BRUXELLES,**  
LIBRAIRIE POLYTECHNIQUE BELGE D'AUG. DECOQ,  
9, RUE DE LA MADELEINE.

—  
**1858**

**SUR**  
**UN DIRHEM KAKWEÏHIDE INÉDIT,**

DE LA COLLECTION DE M. F. SORET.

PL. XVII, n° 4.

---

Parmi les dynasties mahométanes dont les monuments monétaires sont restés inconnus jusqu'à ce jour, celle des *Kakweïhides* ou des *Benou-Kakweïh* n'est pas la moins intéressante. Non-seulement la rareté de leurs pièces, mais aussi les dénominations peu connues de ces dynastes, expliquent assez la lacune qui a existé si longtemps dans la numismatique. C'est une chose bien constatée que tous les *dirhems* postérieurs à l'année 550 de l'hégire, sont extrêmement rares dans les trésors exhumés aux environs de la mer Baltique; de même dans la partie méridionale de la Russie, aussi bien que dans l'Orient, les monnaies des Bouweïhides, des Merwanides, des Ziyarides, des Okailides et d'autres dynasties contemporaines ne se rencontrent qu'en nombre très-limité. Les troubles ne permettaient pas alors la circulation de l'argent; et on peut douter si ces princes étaient en état d'employer les métaux précieux pour battre des monnaies sur une échelle comparable à celle des premiers Samanides, des Tahirides et d'autres, qui régnaient

à une époque plus calme. La courte durée de la puissance des Kakweïhides, depuis 598 tout au plus, jusque vers 445, entrecoupée comme elle l'a été par des bouleversements fréquents, a aussi contribué à diminuer pour nous leur numéraire. L'histoire de la dynastie en question n'a jamais été le sujet d'un examen particulier ; les noms mêmes des princes qui en faisaient partie n'étaient pas bien certains, ce qui créait de grandes difficultés aux numismates pour les reconnaître. Il est probable qu'il existe, dans plus d'une collection, des spécimens de cette petite classe, rejetés parmi les monnaies incertaines, faute de pouvoir découvrir leur véritable origine. Cependant, si l'on doit retrouver encore quelques pièces kakweïhides, ce doit être dans l'Orient. Mais la numismatique orientale, sœur cadette d'une grande famille, a par malheur commencé très-tard à gagner la faveur des amateurs ; son abord est vraiment rebutant, et elle exige une étude longue et sérieuse pour être comprise. On ne peut penser sans regret à tous les trésors que l'ignorance de leur valeur a fait perdre à la science. D'un autre côté, les études orientales ne sont devenues, que de notre temps, ce qu'elles doivent être ; nous espérons cependant qu'il sera encore possible de réparer le dommage que le mépris du temps passé a causé à cette branche de la numismatique. On voit publier journellement des découvertes faites dans l'Orient, et le zèle des amateurs commence à rechercher les monnaies orientales aux endroits mêmes où elles furent battues. Les lacunes se combleront sensiblement l'une après l'autre, et, par un hasard heureux, je peux, dans ce moment, présenter le premier dirhem connu d'un *Kakweïhide*, grâce aux soins éclairés de mon excellent et honorable ami

M. F. Soret, de Genève, auquel la numismatique doit déjà un grand nombre des découvertes les plus belles.

Dans un envoi de dirhems entré au riche cabinet de M. Soret, se trouvait, avec beaucoup d'autres raretés inédites, dont la description a paru dans ce recueil (1), une pièce qui intriguait la sagacité si bien éprouvée du professeur. Avec sa modestie bienveillante, il eut l'obligeance de me demander mon avis sur les noms qui s'y trouvaient. A la première vue, j'y reconnus une vieille connaissance. Depuis longtemps occupé à préparer une édition de la grande Chronique d'Ibn-el-Athir, j'avais dû étudier l'histoire embrouillée de toutes ces petites dynasties qui parcellaient le domaine ancien des khalifes. Je reconnus, sur ce *dirhem*, le nom du premier prince kakweïhide ; cet exemple entre tant d'autres me prouva de nouveau que l'ouvrage contenait la meilleure clef de l'histoire de l'Orient, et qu'il sera sans doute, lorsque, Dieu aidant, il paraîtra imprimé, un guide fidèle pour les orientalistes-numismates. Avant de décrire ce *dirhem* remarquable, je regarde comme nécessaire, pour confirmer mon explication des légendes, de donner quelques détails sur une dynastie qui apparaît, pour la première fois, dans la numismatique ; je les puiserai dans la Chronique d'Ibn-el-Athir, si justement appelée *el-kancil*, c'est-à-dire la complète. La Chronique de *Mir-khond*, dont j'ai pu comparer trois exemplaires du quatrième volume, dit seulement quelques mots en passant sur Ibn-Kakweïh, et de même qu'Aboulséda, dans ses Annales, et la plupart des chroniqueurs qui ont écrit après le milieu

(1) 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> livraisons de ce volume.

du VII<sup>e</sup> siècle de l'hégire, elle ne fait pas autre chose que de copier Ibn-el-Athir.

A la mort du Bouveïhîde Fakhr-el-daula, dans l'année 587 (997 de notre ère), son fils *Abou-Talib Roustem Medjd-el-daula*, sous l'autorité des émirs deïlemides, succéda dans le gouvernement de la Perse propre, avec le titre de roi, tandis qu'ils donnèrent à son frère Schems-el-daula le territoire de Hamedan et Karmesin, jusqu'aux frontières de l'Iraque. Le jeune prince, à peine âgé de quatre ans, résidait comme son père à Reï, sous la tutelle de sa mère. Cette princesse, de la famille des Deïlemides, courageuse et entreprenante, possédait toutes les qualités que la nature avait refusées à son faible fils qui, jusqu'à sa fin, demeura dévoué aux plaisirs du harem et de sa bibliothèque; et laissa à sa mère le soin de gouverner le royaume. C'était, en vérité, une affaire au-dessus des forces d'une femme ordinaire. De tous côtés, des ennemis plus ou moins dangereux menaçaient les pays assignés à sa famille. Dès que les trois premiers princes Bouveïhîdes eurent cessé d'exister, le démembrement continu de leurs possessions fit naître des guerres incessantes entre les branches différentes de cette grande dynastie, et le voisinage de ces parents rivaux devint de plus en plus dangereux. Les Ziyarides, descendants de Vaschmeguir et de Merdawidj, tâchèrent de se maintenir à l'ouest de la Perse; les Ispéhbeds du Taberistan, les Okaïlides et les Annasides troublèrent constamment la paix de leurs voisins; et, du côté de l'Est, les Ghaznewides, plus tard l'invasion des Gouzzs, et enfin les Seldjokides causèrent des inquiétudes sérieuses. La princesse fut donc, dès le commencement, dans la nécessité d'appeler à son

aide des hommes capables, pris parmi ses compatriotes. Ainsi, elle confia, avant 598 (1007-8), la province d'Ispahan à son cousin *Alâ-el-daula* (*Abou-Djafar ben-Duschmenziyar Ibn-Kakweïh*). Ibn-el-Athir raconte, sous ladite année, qu'à cette époque, lorsque la mère de Medjd-el-daula, par les intrigues du nouveau vizir Abou-Ali-ben-el-Kasir, qui voulait lui-même prendre en main les rênes du gouvernement, fut obligée de quitter Reï et de se réfugier chez le prince kurde Bedr ben-Hasanweïh, cet Ibn-Kakweïh se retira auprès d'Adhed-el-daula dans le Khoussistan, mais qu'il revint en sa qualité de gouverneur d'Ispahan, quand sa cousine reprit Reï. Cet Abou-Djafar, appartenant par sa naissance à la famille des Bouveïhides, et fondateur de la maison princière dont nous nous occupons, apparaît partout, chez Ibn-el-Athir, sous les noms donnés ici. Vainement j'ai cherché quelques traces certaines pour expliquer plus clairement sa parenté. *Duschmenziyar* était le frère de la mère de Medj-el-daula; voilà tout ce qu'on peut trouver. Mais s'il était permis de faire une conjecture, un fait se présente chez Ibn-el-Athir, sous l'année 587, qui peut jeter quelque lumière sur la question. Dans ce temps, dit notre historien, Kabous Schems-el-Maali, fils de Vashmeguir, envoya l'ispébed Roustem-ben-Chirweïh avec une armée contre *Roustem-ben-el-Merzoban*, qui gouvernait la province dite la Montagne de Chehryar, de la part de Medjd-el-daula, dont il était l'oncle maternel. Schir-el-din (1) répète le même fait plus d'une fois. On peut supposer que ce Roustem est

(1) *Geschichte von Taberistan, Rujan und Masanderan*, ed. V. Dorn, Saint-Pétersbourg, 1850, pp. 193, 206, etc.

le même personnage que Duschmenziyar ; et ce qui me détermine à soutenir une telle opinion, c'est une circonstance très-singulière sur le dirhem en question. On voit là le nom de Roustem inscrit deux fois : une fois pour individualiser le nom de Medjd-el-daula, sur l'avvers ; mais, comme on le rencontre aussi au revers, il doit, selon toute probabilité, y signifier quelque autre personnage, et, pour moi, je supposerai qu'il est mis là pour signaler le père du prince, dont le surnom était Duchmenziyar, c'est-à-dire *la ruine des ennemis* ; à moins qu'on ne découvre un autre oncle maternel de Medjd-el-daula. Du reste, le nom ordinaire de Ibn-Kakweïh est très-significatif, car il veut dire en persan, ou plutôt dans le dialecte deïlemide, *le fils de l'oncle maternel*. On ne l'aurait pas donné, s'il n'avait pas communiqué une espèce de relief au possesseur d'un tel titre, et c'est précisément une raison de plus pour se persuader que le fils avait voulu perpétuer le vrai nom de son père sur les monnaies. Si l'on suivait les règles ordinaires que l'on applique en donnant le nom aux dynasties, il conviendrait mieux, ce me semble, d'appeler celle-ci les *Duchmenziyarides*, ou bien les *Roustemides*, que les *Kakweïhides*.

On ne connaît pas l'époque à laquelle Ibn-Kakweïh a commencé à battre des monnaies, ou, ce qui revient à la même chose, à se déclarer prince souverain ; c'est à la numismatique de décider cette question ; mais les moyens lui manquent encore, et le *dirhem* qui nous occupe ne suffit pas. Cependant, on comprend facilement qu'un caractère tel que celui d'Ibn-Kakweïh, intrépide, téméraire et impatient d'un joug quelconque, n'a pas dû résister longtemps à la tentation de se soustraire à l'autorité nominale

d'un jeune homme imbécile. Du moins, dans l'année 405 (1014-5), lorsque l'autre fils Schems-el-daula, chassa pour quelque temps sa mère avec Medjd-el-daula de la ville de Reï, on ne voit pas la moindre tentative de la part de Ibn-Kakweïh pour secourir son maître. Sans trop hasarder, on peut supposer qu'il s'était fait souverain avant cette année, probablement peu après 398. Mais ce pouvoir, que plusieurs gouverneurs s'arrogèrent, durant le III<sup>e</sup> et le IV<sup>e</sup> siècle de l'hégire, ne peut pas être comparé à la grandeur des Samanides et d'autres dynasties puissantes. Bien qu'ils prononcent la *khoutba* sous leur nom et exercent le droit de battre des monnaies d'or et d'argent, ces deux principales prérogatives d'un prince musulman souverain, ils n'osent pas se soustraire complètement à l'autorité des rois, au domaine desquels leur territoire avait appartenu. Leurs monnaies confirment cette vérité. Dans l'exemple présent, nous voyons Medjd-el-daula tenir la principale place après le khalife, exactement comme Beha-el-daula figure sur les dirhems des Merwanides et des Okaïlides. Leur domination était aussi très-incertaine. Chassés de leur royaume, tantôt par l'un, tantôt par l'autre, ces princes ressemblent aux aventuriers qui retiennent leur position par un hasard favorable, mais qui cèdent continuellement au plus fort.

En se débattant contre les Kurdes voisins et l'Ispehbed du Taberistan, Ibn-Kakweïh augmenta ses possessions, en 414 (1025-8), par l'occupation de Hamedan, Deïnever et Sabour-Khast; et sa force morale, en donnant l'année suivante sa fille en mariage à Moucherrif-el-daula, fils de Baha-el-daula, chef des Bouveïhides, qui, depuis 411,



était en possession de l'Iraque arabe. Sur ces entrefaites, un conquérant s'avancait, sous lequel la Perse entière devait bientôt succomber. Mahmoud Yemin-el-daula, le Ghaznevide célèbre, qui s'était rendu maître du Khorasan, attaqua Reï. Le pauvre Medjd-el-daula, dont la mère mourut en 419 (1028), fut fait prisonnier (420) avec son fils Abou-Dolaf, et finit sa vie dans la captivité. Mesred, le fils de Mahmoud, placé comme gouverneur à Reï, tandis que son père retournait à Ghazna, commença immédiatement les hostilités contre Ibn-Kakweïh qui, à l'approche de Mahmoud, avait reconnu sa souveraineté, et en conséquence fait la prière solennelle du vendredi (la khoutba) en sa faveur. Il lui ôta déjà en 420 Ispahan, et enfin, l'an 421 (1030) Ibn-Kakweïh fut obligé de quitter Hamedan, où il s'était retiré, et de se rendre dans le Khoussistan pour implorer l'assistance d'Abou-Kalidjar, fils de Soultan-el-daula le Bouweïhide. Cependant, la mort de Mahmoud, survenue la même année, força Mesred d'aller à Ghazna pour s'emparer du trône, que le père avait donné à son fils cadet Mouhammed. Délivré ainsi de son ennemi, Ibn-Kakweïh retourne dans son pays et reprend son royaume. Mais un autre ennemi paraît à présent sur la scène. Les Ghouzz, Turcs de la même souche que les Seldjoukides, avaient en ce temps-là passé le fleuve de l'Oxus et commencé leurs ravages dans le Khorasan et dans les provinces de la Perse, ravages auxquels on peut avec raison assimiler ceux des Moghols, deux siècles plus tard. Après des combats et des conquêtes, entrecoupés par des alliances, pour pouvoir tenir la tête à Abou-Sahl-el-Hamdouni, gouverneur de la Perse et visir du Ghaznevide, Ibn-Kakweïh se voit enfin

délivré de ces terribles ennemis, qui, s'avancant dans d'Adherbeïdjan et jusqu'à Mosoul, succombent quelques années après sous les armes de leurs frères les Seldjoukides.

Si Ibn-Kakweïh s'était contenté de Reï, Ispahan et Hamedan, il aurait pu sans doute vivre en sûreté. Mais, né guerrier et conquérant, il ambitionna l'agrandissement de son royaume et attaqua dans ce but les possessions d'Anouchirvan, fils de Minodjehr-ben-Kabous. Celui-ci, implorant l'aide de Masoud, appela une armée ghaznevide qui vainquit Ibn-Kakweïh. Après une résistance acharnée, il se retira couvert de blessures dans un petit château fortifié. Masoud, que ces circonstances et l'invasion de Ghouzz avaient appelé sur le théâtre de la guerre, fut, peu de temps après, contraint, par les troubles de l'Inde, d'aller à Ghazna, et à son départ (424) il rendit la province d'Ispahan à Ibn-Kakweïh. Avec le retour de la santé, son ancien tempérament reprit le dessus, et il ne resta que peu de temps inactif. Déjà en 425 (1033-4), nous le trouvons allié à Ferhadh, un des fils de Merdavidj, et en plein train de commencer une guerre contre les troupes du Khorasan sous la conduite d'Abou-Sahl-el-Hamdouni. Après un combat, dans lequel Ferhadh est tué, Ibn-Kakweïh fuit dans les montagnes inaccessibles entre Ispahan et Djerbadhkan. Vainement, Abou-Sahl lui propose une paix avantageuse; il préfère la guerre, et après une nouvelle défaite, il se retire à Idhedj, sur le territoire d'Abou-Kalidjar, et Abou-Sahl prend Ispahan.

A cette occasion, Ibn-el-Athir a consigné un fait digne de notre attention. Lorsque Abou-Sahl s'empara d'Ispahan, il y trouva la bibliothèque du célèbre Abou-Ali-Ibn-Sina (Avicenna), qui était au service d'Ibn-Kakweïh. Les livres

furent transportés à Ghazna, où ils restèrent jusqu'à ce que les soldats du Ghouride-el-Houseïn-ben-el-Houseïn les brûlèrent. Cette anecdote nous fait connaître un côté de l'esprit d'Ibn-Kakweïh, qui prouve qu'il n'avait pas dégénéré de sa famille. On ne pouvait pas, dans ce temps-là, protéger un philosophe comme Avicenna, sans risquer sa réputation d'orthodoxe. Et en vérité l'hétérodoxie des Bouweïhides en général est trop avérée pour qu'il nous soit permis de douter de la conviction d'un membre de cette maison, qui, même sur ses monnaies, affichait son penchant pour les Alides, et en conséquence pour leur foi.

Les événements suivants, racontés par notre auteur, sous les années 427 et 432, nous démontrent clairement que la puissance d'Ibn-Kakweïh se rétablit bientôt. Il combattit encore une fois Abou-Sahl, et entreprit une expédition contre l'Annaside Abou-el-Chouk, qui avait occupé quelques places dans l'Iraque persique, et dont le frère implorait le secours du prince Deïlemide. Mais la destinée mit enfin un terme à cette longue et remarquable carrière, qui, à en juger par les faits connus, mériterait un récit détaillé. En retournant de cette dernière entreprise, il fut attaqué d'une maladie fatale et mourut l'an 433 (1041-2) à Ispahan. Ses enfants semblent avoir hérité du courage et de la bravoure de leur père. Ils partagèrent entre eux ses possessions et continuèrent encore quelque temps la dynastie. La faiblesse des Ghaznevides, qui se disaient aussi maîtres de la Perse, explique assez ce fait. Après le meurtre de Masoud, en 432, la base de leur puissance était rompue, et il s'agissait dorénavant de protéger une existence menacée au dehors aussi bien qu'au dedans. La discorde entre

les Bouweïhides contribuait aussi au succès des Kakweïhides.

L'histoire nous a fait connaître trois fils d'Ibn-Kakweïh : *Thahîr-el-dîn Abou-Mansour Feramerz* retenait Ispahan comme aîné ; *Abou-Khalidjar Kerchasp* prenait possession de Nehavend et Hamedan, avec la connivence de Feramerz ; et un troisième, *Abou-Harb*, devint enfin possesseur de la forteresse de Natnaza. Leur domination ne pouvait durer longtemps. Les Seldjoukides, sous le vaillant Toghrul bek, pénétraient de jour en jour plus avant dans la Perse, et déjà en 454 Hamedan et l'Iraqe persique sont perdus. Kerchasp reprend Hamedan en 456 ; mais la résistance est inutile. La forteresse de Kinkwer fut prise en 439 (1047-8), et en 445 (1051-2) Toghrul bek conquit Ispahan. Feramerz reçut en revanche Yezd et Aberkouh. Ici notre historien nous abandonne. La dynastie semble s'évanouir peu à peu avec la décadence de toute la maison des Bouweïhides, dont le dernier roi, brave et résolu comme tous les autres, mourut en 450 (1058) ; dès ce moment l'histoire appartient aux vainqueurs, les Seldjoukides. Seulement, en 444, Ibn-el-Athir rapporte la mort de Kerchasp. Cependant, la famille des Kakweïhides ne perdit pas immédiatement tout son crédit, car en 469 (1076-7) nous voyons *Ali*, fils de Feramerz, se marier avec la princesse Arscan-Khatoun, fille du Seldjoukide Daoud, et veuve du khalife El-Kaim-Biamrillah.

Après cette rapide vue sur l'histoire de la petite dynastie des Kakweïhides ou des Duchmenziyarides, nous expliquerons le dirhem unique et remarquable qui a donné lieu à ces observations.

Le champ de l'avvers :

لا اله الا الله *Non est deus nisi Allah.*  
القادر بالله *El-Kadir-billah.*  
مجد الدولة *Medjd-el-daula.*  
رستم *Rustem.*

Dans un cercle intérieur, on lit la surate 112 du koran, dont on distingue ces restes :

.... الله احد الله الصمد .... يولد ولم يكن له كفوا احد

L'inscription circulaire extérieure est malheureusement tronquée, il en reste seulement :

بسم الله ضرب هذا الد ..... شرة واربعماية  
*Nomine Dei . Hic dirhem cusus est... anno quadringentesimo... decimo.*

Le revers, dans le champ :

رستم *Rustem.*  
مجد رسول الله *Muhammed est legatus Dei.*  
عند الدين *Adhed-el-din.*  
علا الدولة *Alâ-el-daula.*  
مجد بن دشمنزيار *Muhammed-ben-Dyschmensiyar.*

Autour se trouve le verset ordinaire du koran (Sur. 9, 33), duquel on aperçoit ces débris :

...ودين الحق ليظهره على الدين كله

Le dirhem nous présente le burin d'un artiste habile. Les caractères ont une belle forme. On remarque epen-

dant une différence de l'ancien type coufique, sous le rapport de la lettre *ج*, qui, comme on le trouve sur les dirhems des Bouweïhides en général, prend ici une forme recourbée, même au commencement des mots. Il est à regretter que le temps n'ait pas mieux épargné ce précieux document historique. L'endroit de la fabrication est effacé, et, pour la date, l'unité qui assurément a existé devant la dizaine est perdue. Nous pouvons pourtant seulement présumer qu'il a été frappé entre 511 et 519, sans doute à Ispahan, résidence ordinaire du dynaste. Par le nom de Medjd-el-daula Roustem, placé au-dessous de celui du khalife Abbaside, le prince reconnaît la suzeraineté du Bouweïhide, roi de la Perse. Comme chaque nouvelle dynastie s'efforçait de donner à ses monnaies une empreinte différente des autres, ce dirhem possède une singularité à remarquer. La légende circulaire intérieure, ailleurs destinée à exposer la date et le lieu, contient ici les mots qui, d'ordinaire, étaient gravés au champ du revers sur les dirhems des Omméïades, mais qui après ce temps se retrouvent seulement quelquefois sur certaines pièces des derniers Samanides.

Sur le revers, nous remarquons d'abord le nom de *Roustem*, sur lequel nous avons déjà émis l'opinion qu'il ne peut signifier le même Roustem qui est sur l'avvers, mais qu'il doit se rapporter à un autre personnage, probablement le père d'Ibn-Kakweïh, aussi appelé Duchmenziyar. Nous apprenons ici deux autres choses que l'histoire a passées sous silence. Ibn-Kakweïh portait le titre d'*Alâ-el-daula* (l'éminence de l'empire), à l'exemple des Bouweïhides, titre sous lequel il est généralement cité par les historiens. Le droit de distribuer ces noms d'honneur appartenait

en principe au khalife qui, par une telle appellation, légalisait pour ainsi dire une conquête, très-souvent à ses propres dépens. Ces distinctions, bien comparables à nos titres honorifiques, étaient très-recherchées à cette époque, et se joignaient aux khilas, ou l'uniforme religieux aux couleurs du khalife, et aux étendards, signes de l'autorité militaire. Les Bouweïhides, qui ne faisaient pas beaucoup de cas du khalife Abbaside, prenaient sans doute souvent sans le consulter ces noms empruntés, qui augmentaient en magnificence à mesure que le pouvoir décroissait. Ibn-Kakweïh, non content du titre séculier d'Alà-el-daula peut-être usurpé, s'arrogeait aussi un titre religieux, celui d'*Adhed-el-din* (le bras de la Foi), que notre monnaie seule a conservé à la postérité. Chez Ibn-el-Athir, son nom propre n'est jamais indiqué, seulement sa *kounyah* Abou-Djafar ; notre dirhem au contraire l'appelle *Mouhammed*, et complète ainsi le récit du célèbre historien.

Quant au nom du père *Duchmenziyar*, il est écrit si clairement dans les deux manuscrits d'Ibn-el-Athir, que j'ai copiés à la Bibliothèque impériale à Paris, qu'il ne me reste pas le moindre doute sur sa vraie orthographe. Cependant le dirhem, d'ailleurs d'une netteté parfaite, donne ici lieu à quelque méfiance, ce que son possesseur a très-bien observé. La première lettre de ce nom inaccoutumé présente une forme qui ressemble plutôt à un R qu'à un D, et dans une telle supposition, il manquerait un trait des trois de la lettre suivante S. Mais si nous comparons la figure de la lettre R, qui se trouve deux fois au commencement du nom Roustem, et deux fois à la fin des mots précisément sur le revers, nous apercevons facilement la grande différence

qui existe entre ces R et le trait en question, et un tel changement serait impossible à un graveur aussi habile que celui qui a dessiné notre dirhem. Du reste, le mot, regardé à la loupe, nous montre parfaitement les trois crochets de l'S, bien séparés de la première lettre, dont l'étrange forme s'explique par la place limitée, trop étroite pour un nom si long. Si l'on tient à la forme de la lettre, il faut avouer que le graveur s'est trompé et qu'il a commis une faute peut-être à son insu. Dans tous les cas, la lettre S est incontestable, et nous n'avons pas encore le droit de contredire un tel historien qu'Ibn-el-Athir, avant que d'autres témoins plus fidèles aient renversé un fait raconté par lui. Je sou mets volontiers mes opinions, exprimées dans ces lignes, au jugement des personnes qui, plus heureuses que moi, sont en état de pouvoir consulter des ouvrages qui traitent spécialement l'histoire des Bouweïhides.

Lund, avril 1858.

E. J. TORNBORG.

---





7.



A.



2.



A.



3.



C.



4.



C.